

vail avec assiduité, sans redouter aucun inconvénient; car souvent elles se salissaient avec le goudron. Aucun équipage n'aurait pu, sans l'aide puissant de la grâce divine, résister à une tentation semblable. Quelques-uns des nôtres auraient probablement succombé, si la vigilance des officiers et la bonne conduite de leurs camarades ne les eussent pas tenus en respect.

« M. Crook, bien résolu de rester, s'attachait à tout ce qui l'entourait; il se mit à manger du mahié ou pâte aigre, et se contenta de la nourriture que l'île lui fournissait. Elle n'est pas d'une nature très-délicate; le mahié étant préparé ici en petite quantité, et avec moins de propreté qu'à Taïti, n'y est pas si bon. M. Crook dit que les naturels lui servent toujours le meilleur qu'ils ont; et comme il espère avoir du cochon une ou deux fois la semaine, et du poisson frais aussi souvent qu'il désirera, il pense qu'il peut vivre satisfait, et ne pas jeter un œil d'envie sur les délices de Taïti. Ténéaé l'avait adopté pour son fils, acte regardé comme sacré, et les insulaires le considèrent comme un de ses enfans: c'est ce qu'ils avaient expliqué à M. Crook, qui ayant pris beaucoup de peine pour apprendre leur langue, comprenait presque tout ce qu'ils disaient. Ténéaé instruit que M. Harris avait l'intention de rester, pria M. Crook de l'inviter à venir à terre; mais on ne put le lui

persuader, ce qui était certainement mal de sa part, puisqu'il aurait embrassé toutes les occasions de connaître l'état réel de l'île, et aurait ainsi jugé de la possibilité de s'y établir avant le jour où il devait aller à terre, plutôt que de laisser M. Crook seul, sans être en état de donner des raisons plausibles, comme il le pourrait s'il débarquait à temps.

« Le 10, à deux heures du matin, il y eut une éclipse de lune totale. Le temps était si mauvais, que nous ne pûmes l'observer avec l'exactitude suffisante pour en tirer parti. Le vent soufflait par raffales qui venaient des montagnes, et notre câble rompit à l'instant où le phénomène finit. On mouilla aussitôt une autre ancre à l'entrée de la baie.

« Personne ne fut admis à bord le 11, qui était un dimanche; on dit aux insulaires que le navire était tabou, et ils retournèrent à terre en nageant. Ténéaé et son beau-frère arrivèrent le 12 avec Tom le Taïtien; ils nous apprirent que Harraouaï les avait quittés, et était allé dans l'autre partie de l'île; n'ayant pas fait connaître ses intentions, ils supposaient que son intention était d'y rester; projet dont Tom le blâmait beaucoup. Le capitaine voulut alors éprouver l'amour de Tom pour sa patrie, qu'il avait toujours élevée jusqu'aux nues depuis que nous étions à Santa Christina, il lui ordonna d'embarquer tous ses effets dans la

pirogue, et d'aller aussi à terre, parce qu'il était complice de l'évasion de Harraouai. Le pauvre garçon protesta de son innocence, et les larmes aux yeux, rassembla ce qui lui appartenait, et avant de s'en aller, serra la main de tous les matelots, puis partit en pleurant et sanglotant. Satisfait de son épreuve, le capitaine le rappela lorsqu'il se fut un peu éloigné; il se passa quelque temps avant qu'il se consolât et reprit sa gaité. D'un autre côté, plusieurs Marquésans importunaient continuellement le capitaine pour qu'il les menât à Taïti.

« Pendant que nous étions à dîner le 13, un Marquésan vola une clavette de la pompe; il s'en allait avec sa capture, lorsque le second lieutenant le découvrit, et, avec l'aide du canonier, l'empêcha de s'enfuir; tous les autres Indiens sautèrent par-dessus bord, et s'en allèrent à la nage; nous liâmes le voleur par manière de punition, et nous lui montrâmes un fusil chargé : il se croyait à son dernier moment. Un homme d'une certaine importance, qui était venu dans la même pirogue, amena le second frère du chef, et apporta en même temps deux cochons et une feuille de bananier, qu'il offrait en expiation du crime; le coupable était son père. Nous ne voulûmes rien accepter. Il était touchant de voir le fils embrasser son père, et lui dire un dernier

adieu. Pour ne pas prolonger trop long-temps leurs angoisses, nous fîmes partir le fusil en l'air, et nous mîmes le voleur en liberté. Dans le premier moment il ne pouvait pas croire qu'il n'eût pas été tué du coup. Quand on l'eut délié, et qu'on l'eut présenté à son fils, tous deux furent si transportés de joie, qu'ils pouvaient à peine s'en fier au témoignage de leurs yeux; la consternation, la reconnaissance les avait rendus muets. Nous leur avons adressé des remontrances solennelles pour l'avenir sur des actions de ce genre, et nous les avons renvoyés à terre avec le cochon, que nous avons refusé d'accepter, pour qu'ils visent que nous n'avions que notre avantage en vue.

« Le vent souffla avec tant de violence le 14 dans la matinée, que le navire chassa sur son ancre; de sorte que, comme il était encore désagrégé, l'on fut dans la nécessité ou de mouiller une autre ancre, ou de dériver en mer. En conséquence on laissa tomber par cinquante brasses d'eau une ancre de réserve qui était toute prête, et l'on fila cent cinquante brasses de câble avant que le bâtiment fût arrêté. Nous étions alors à un mille et demi en dehors de l'entrée de la baie, et le vent continuant à souffler avec la même force, nous craignîmes d'être poussés sous le vent de l'île : M. Harris fut donc envoyé à terre dans la penniche avec tous ses effets. L'après-midi fut

employée à mettre le grément en ordre et à enverguer les voiles, le capitaine ayant l'intention de rentrer le lendemain dans la baie, si le temps le permettait. Il plut beaucoup pendant la dernière partie de la journée; cependant, malgré la rudesse du temps, et notre grand éloignement des terres, plusieurs naturels vinrent à la nage à bord. Nous étions tellement occupés que nous ne pûmes les recevoir; on leur permit seulement de se reposer dans les embarcations qui étaient le long du vaisseau. Quelques-uns ne prirent aucune relâche; voyant par ce qui arrivait à leurs compatriotes, que le vaisseau était tabou, ils retournèrent de leur plein gré à terre; effort très-considérable surtout pour les femmes, puisque ces deux distances réunies faisaient au moins cinq milles.

« Ce ne fut pas sans peine que l'on entra le 14 dans la baie où l'on reprit le premier mouillage. Le 20 M. Crook et M. Harris vinrent à bord pour conférer avec le capitaine. Aucun des deux n'avait changé d'avis. Harris se plaignait de l'île; Crook s'y trouvait bien, et était décidé à y rester même tout seul; ils retournèrent à terre pour faire un nouvel essai avant le départ du vaisseau.

« Un Marquésan vola le couperet du cuisinier, et décampant dans sa pirogue, fut près du rivage avant qu'on s'en aperçût; quand il se vit poursuivi par la penniche, il s'engagea au milieu des

rochers, tira sa pirogue à terre, s'enfonça dans les broussailles, et s'échappa. Les naturels étaient devenus des voleurs si experts, qu'il restait à peine un seul couteau aux matelots. Pour remédier à cet inconvénient; aussitôt qu'ils revinrent le 25, chaque homme de l'équipage se choisit un jeune homme pour gardien de ses effets; celui-ci suivait son maître pendant toute la journée avec son couteau, et d'autres objets pendus à son cou: cet expédient eut un plein succès, les jeunes gens n'ayant jamais manqué à la fidélité.

« Le 24 au point du jour notre pêcheur vint nous annoncer que M. Harris était resté toute la nuit sur le bord de la mer, et que les naturels l'avaient dépouillé de la plus grande partie de ses effets. D'abord nous n'en voulûmes rien croire, ne pouvant pas supposer notre compatriote assez imprudent pour avoir apporté tout son bagage avec lui sur la plage sans nous en faire avertir, afin qu'un canot se trouvât prêt pour le recevoir. Le petit canot fut aussitôt envoyé à terre; la chose se trouva vraie. Il était venu à la brune, et personne du bord n'étant à terre, parce que toutes les embarcations étaient occupées à retirer les ancres, et le vaisseau étant trop éloigné de terre pour que l'on pût entendre sa voix, il avait passé une nuit désagréable assis sur son coffre. Vers quatre heures du matin quatre naturels le tirèrent

de dessus le coffre pour voler ses habits. Craignant qu'ils ne voulussent lui faire du mal, il s'enfuit dans des montagnes voisines. Le troisième lieutenant le trouva dans un état pitoyable; il était comme un homme qui a perdu les sens. Le ressac était si fort que l'on ne pût pas débarquer. On fut donc obligé de haler le coffre et le maître à bord avec une corde. Voici ce qu'il raconta des motifs qui l'avaient porté à quitter si brusquement son compagnon. Ténéa les pria d'aller avec lui dans une vallée voisine : Crook y consentit; Harris refusa. Alors le chef ne voulant pas qu'il restât seul, et ne croyant pas pouvoir trop faire pour lui, lui laissa sa femme, lui disant de la traiter comme la sienne. Harris eut beau lui dire qu'il n'avait pas besoin de cette femme, elle resta et pensa qu'elle devait le regarder comme son mari. Quand elle vit qu'il la négligeait entièrement, elle conçut des doutes sur son sexe, et en fit part à quelques-unes de ses compagnes, qui vinrent avec elle pendant la nuit, et se satisfirent sur ce point; mais ce ne fut pas assez tranquillement pour ne pas le réveiller. La vue de toutes ces femmes le glaça d'effroi, et ce qu'elles faisaient, le détermina à quitter un lieu dont les habitans étaient si vicieux et si adonnés à la perversité; raison qui aurait dû lui inspirer une résolution contraire.

« Crook persistait dans sa résolution; il se contenta de demander au capitaine qui lui avait annoncé son prochain départ, des outils d'agriculture et d'autres objets qui pourraient rendre son séjour plus utile au milieu d'un peuple qu'il devait éclairer et instruire. « J'aurais été beaucoup plus heureux, mandait-il, d'avoir un compagnon dont la conversation et la sympathie de sentimens m'auraient consolé dans les momens désagréables; mais puisque le Seigneur en a ordonné autrement, je me résigne, et plein de confiance dans sa sollicitude paternelle, je me repose sur ses promesses, plutôt que de quitter un lieu où il est si évident que la porte est ouverte au bien : s'il plaisait à notre Sauveur, dont le nom soit béni, de me faire l'heureux instrument qui doit préparer la voie à des serviteurs plus habiles, j'aurai au moins le bonheur de penser que ma vie n'a pas été employée inutilement. »

« Crook, observe le narrateur, est un jeune homme de vingt-deux ans, d'un caractère sérieux et ferme, constamment occupé à éclairer son esprit; il s'applique avec une grande assiduité à apprendre la langue des naturels. Il est doué en même temps d'un très-bon esprit et de beaucoup d'imagination, et je ne doute pas qu'il n'invente plusieurs choses, qui seront utiles à ces pauvres créatures au milieu desquelles il est décidé à

vivre. La vallée étant susceptible de grandes améliorations, je ne serais pas surpris d'apprendre que cette île et celles qui l'entourent sont, grâce à lui, devenues très-fertiles. Il a diverses graines de jardin, des drogues médicinales, des outils de toutes sortes, une Encyclopédie et d'autres livres utiles.

« Le capitaine alla pour la première fois à terre le 26 avec le troisième lieutenant. A leur débarquement ils furent suivis par une foule de naturels, qui furent extrêmement joyeux de voir le capitaine dans leur village. Ils se rafraîchirent chez Ténéaé, et ensuite le frère de ce chef les accompagna dans leur excursion aux montagnes, qu'ils voulaient gravir pour examiner la position des îles voisines. Elles sont si escarpées, que dans plusieurs endroits ils furent obligés de s'accrocher aux branches des arbres pour monter; le capitaine ne put parvenir au sommet; le troisième lieutenant y atteignit, et aperçut tout l'archipel des Marquésas. La chaîne à la cime des montagnes est extrêmement étroite; elle est partout couverte d'arbres. Le chef pria l'officier de tirer un coup de fusil du côté de l'île Trévenen, et fut enchanté de l'entendre partir. Quand ils furent de retour, Ténéaé les régala d'un cochon rôti; comme il n'était pas très-gras, quelques-uns des spectateurs firent l'observation qu'il n'était pas bon, ce qui

affecta si fort Ténéaé, qu'il s'en alla dépité; il ne reprit sa bonne humeur que lorsque le capitaine lui eut dit que le cochon était bon, et ne voulut manger que lorsque M. Wilson se fut assis à côté de lui. Le soir on revint à bord avec Crook et Ténéaé, qui venaient prendre congé de nous. En conséquence, après que l'on eut mis différens objets dans la pirogue, nous lui dîmes un adieu affectueux; il partit. Sa conduite mâle en cette occasion lui fit beaucoup d'honneur: les larmes lui roulaient dans les yeux; mais il n'en laissa pas échapper une; il ne montra pas non plus la moindre crainte d'entreprendre seul sa tâche.

On leva l'ancre le 27. Bientôt arriva une pirogue qui apportait une lettre de Crook pour sa sœur et un billet pour le capitaine. On lui envoya du savon qu'il avait oublié, et l'on gratifia chaque messenger d'une hache: l'un était le frère de Ténéaé, l'autre un vieillard qui avait été notre pêcheur. Celui-ci pleura amèrement en se séparant de nous, en partie parce que le capitaine refusait de le mener à Taïti.

« Nous ne pûmes pas nous instruire beaucoup des mœurs et des usages des naturels de l'île, où nous n'allâmes pas souvent; Crook à qui j'adressai une série de questions, était trop occupé de ses propres affaires pour avoir le loisir de prendre les informations nécessaires pour répondre à tou-

tes. Comme il connaît la langue du pays, on peut compter sur la fidélité du petit nombre d'observations qu'il a pu recueillir.

« Les cérémonies religieuses des insulaires, dit-il, ressemblent à celles des îles de la Société : chaque canton a un morai dans lequel les morts sont enterrés sous de grandes pierres, et à peu d'exceptions près, comme dans la case du chef Honou. Ils ont une multitude de divinités ; celles dont le nom est mentionné le plus fréquemment sont Opouamanné, Okio, Oenamoe, Opi-Pitai, Onouko, Oetanaou, Fati-Aïtapou, Onoetaï. Aucune ne paraît avoir la prééminence sur les autres. Ils n'offrent que des cochons en sacrifice, et jamais des hommes.

« Tenaé gouverne quatre cantons : Ohitahou, Tahéouay et Innameï, qui aboutissent à la baie de la Résolution, et Onopoho, vallée contiguë au sud. Il a quatre frères : Aeaoutaytay, Natouafidou, Ohipi et Moenini ; aucun ne jouit de la moindre autorité. Tenaé en a moins que les chefs de Taïti. Il n'existe pas de forme de gouvernement régulière, de lois ni de punitions fixes ; la coutume sert de règle générale.

« De même que la plupart des peuples non civilisés, les insulaires n'ont pas d'heure déterminée pour leurs repas ; ils mangent quand ils ont faim, et peu à la fois, puisque nous sommes dans leur

saison de disette. Lorsqu'ils ont un cochon, ils en mangent cinq à six fois par jour ; quand ils n'ont pas de nourriture animale, ils font leurs repas de fruit à pain rôti, de poisson, de mahié, d'un pouding fait avec cette pâte et d'autres végétaux, de noix d'éhi, et une pâte faite avec une racine qui ressemble à l'igname. Les femmes n'ont pas toujours la permission de manger du cochon, et sont sans doute soumises comme à Taïti à d'autres restrictions. Elles semblent être beaucoup plus dépendantes des hommes, et plus durement traitées que dans cette île. Elles font les vêtemens et les nattes ; mais elles n'apprêtent les alimens que pour elles-mêmes. Je n'ai observé aucun homme occupé, depuis le chef jusqu'au toutou, excepté des vieillards qui fabriquent des cordes et des filets. Le reste se promène de côté et d'autre, et s'étend nonchalamment au soleil, raconte des histoires, et tue ainsi le temps.

« On dit que Tenaé a trois femmes : la plus jeune est ici avec lui ; les autres sont dans différentes parties de l'île. Il a plusieurs enfans : quelques-uns demeurent ici avec lui ; les autres vivent avec leurs mères. Voyant une femme grosse, je lui demandai combien elle avait d'enfans : trois, répondit-elle. Je m'informai s'ils avaient tous le même père : « Oui, reprit-elle, sans hésiter, — A-t-il une autre femme ? — Non. » Ce qui

me donne lieu de supposer que, quoique Tenaë ait plusieurs femmes, ce n'est pas l'usage; c'est peut-être un des privilèges du chef. Ils paraissent aimer beaucoup leurs enfans. En me promenant dans la vallée, j'ai souvent vu les hommes jouer avec eux et les faire danser sur leurs genoux.

« Je ne suis pas encore en état de décrire leurs coutumes particulières; cependant j'ai appris que le fils ne doit pas toucher les habits de son père, et doit marcher devant lui. Le père ne peut toucher aucun objet, ni manger les choses qui ont passé par-dessus la tête de son fils. Avant d'atteindre à l'âge de la puberté, on fend le prépuce aux hommes, et on les tatoue jusqu'aux lèvres et aux paupières. Leurs maladies sont peu nombreuses: j'ai à peine aperçu l'apparence d'une seule, et ils sont heureusement encore exempts du mal funeste qui a fait de si grands ravages dans les îles de la Société. »

Les autres observations de Crook sur les insulaires, leur habillement, leurs pirogues, sont parfaitement conformes à celles qu'on lit dans le *Second Voyage de Cook*. Les femmes sont de taille médiocre, mais bien faites; elles ont généralement la peau brune. Quelques-unes, qui à notre arrivée étaient presque aussi blanches que des Européennes, devinrent ensuite d'une couleur foncée, lorsqu'elles furent venues au vaisseau et se

furent exposées au soleil: il n'y en avait qu'un petit nombre qui fussent tatouées. La sœur du chef avait quelques lignes parallèles sur les bras, et des piqûres légères sur l'intérieur des lèvres, et même sur les paupières. Elles s'enveloppent d'une longue pièce d'étoffe étroite, qui leur fait deux à trois fois le tour du corps, et dont les extrémités sont retroussées entre les jambes. Par-dessus elles en mettent une autre aussi large que nos draps de lit, et qu'elles nouent par le haut. Le nœud se place sur une épaule, et le reste du vêtement descend jusqu'à mi-jambe.

En partant on laissa deux chèvres à ces insulaires, en regrettant beaucoup de ne pas avoir de boucs; car ils aimaient tant ces animaux, que le chef les menait avec lui, ainsi que Crook, partout où il allait.

« Le 28 on aperçut avant le jour plusieurs lumières sur l'île Trevenen d'Hergest: les naturels la nomment *Ouapoua* (1). En prolongeant pendant la matinée la côte occidentale de cette île, on découvrit trois baies sablonneuses, d'où partaient des vallées fertiles, qui se dirigeaient vers le centre du pays, couvert de montagnes âpres et déchirées, dont quelques-unes se termi-

(1) C'est l'île Marchand, voyez tome II, page 44 et page 51 de cet ouvrage.

nent par des cônes très-hauts , qui donnent à l'île une apparence singulière. Une pirogue se détacha d'une des baies ; elle portait quatre hommes , qui au bout d'un certain temps accostèrent le *Duff*. Ils reçurent de nous quelques marchandises ; ils n'avaient rien à nous donner en retour. Saisis d'une terreur panique , ils s'en allèrent précipitamment. Derrière la pointe nord-est il y avait une autre pirogue montée par une vingtaine d'hommes ; ils se tenaient tous contre les rochers. Nous mîmes le vaisseau en travers pour les attendre ; mais ils eurent aussi l'air effrayé , et ne s'approchèrent pas. Une pirogue simple parut alors : elle venait d'une belle baie dans le nord-ouest , et était construite comme celles de Santa-Christina ; elle avait la même espèce de voile latine. Les insulaires s'avancèrent hardiment près du vaisseau et nous parlèrent. Ayant vu Tanno-Manou sur le pont , l'un d'eux se leva et fit des gestes très-indécens. Nous les invitâmes à venir le long du vaisseau. Ils le firent ; mais ils avaient perdu tout leur courage , car ils tremblèrent de peur pendant qu'ils y restèrent. Ils nous dirent le nom de leur île. Ils nous engagèrent à mouiller dans la baie : comme nous n'en avions ni le dessein ni le désir , nous leur fîmes des présens et nous leur dîmes adieu. C'étaient des hommes robustes et bien faits , qui ne différaient en rien des habitans de la baie

de la Résolution , si ce n'est qu'ils étaient un peu moins tatoués. Leurs pirogues , bien que construites de la même manière que celles de Santa-Christina , sont plus propres et plus fortes. Leurs maisons aussi , autant du moins que nous pûmes en juger du vaisseau , l'emportent sur celles de cette île.

Le *Duff* alla ensuite reconnaître la partie sud-est de Noukahiva. L'intérieur en parut plus habité que les autres Marquésas : la plupart des montagnes étaient couvertes d'arbres ; les vallées annonçaient la fertilité. On vit des maisons au fond d'une anse , un grand nombre d'habitans rassemblés sur le rivage , et plusieurs pirogues halées à terre près d'eux. A cinq heures du soir Wilson fit route au sud pour Taïti. Le 3 juillet il vit Tioki , île à lagune , sur laquelle les Anglais étaient descendus dans le second voyage de Cook. Le 6 il laissa tomber l'ancre dans la baie de Matavaï.

« Les Taïtiens s'empressèrent en foule d'arriver à bord , dit le narrateur. Ils témoignaient tous la plus grande joie de nous revoir. Les frères arrivèrent bientôt dans un bateau à fond plat , qu'on les avait priés de construire pour transporter les marchandises d'un côté à l'autre de l'embouchure de la rivière , qui est fort basse. Le rapport qu'ils firent nous satisfît. Ils avaient généralement joui d'une bonne santé. Les naturels avaient constam-